

fit timidement, avec une sorte de honte et comme découragé d'avance, comprenant qu'il n'avait rien à offrir qui eût de la force pour tenter."

Ce qu'il a à offrir, c'est une vie pareille à celle que Maria a toujours menée avec ses parents, sur cette rude terre où l'hiver s'attarde et où l'automne se hâte; où les grands froids, la neige et les tempêtes de nord se alternent avec la chaleur brûlante, et les nuées de mouches noires et de maringouins; où, après les soucis constants, les fatigues, la solitude, on meurt à la tâche, comme nous voyons mourir la mère Chapdelaine.

Maria va-t-elle donc choisir la vie la plus heureuse des villes? "Maria se demandait encore: "Pourquoi rester là et tant peiner et tant souffrir? Pourquoi?... " Et comme elle ne trouvait pas de réponse, voici que du silence de la nuit, à la longue, des voix s'élèverent. Elles n'avaient rien de miraculeux, ces voix; chacun de nous en entend de semblables lorsqu'il s'isole et se recueille..." La première rappela à la jeune fille les cent douceurs méconnues de la terre qu'elle voulait quitter, la merveille du printemps et l'éblouissement de l'été. La seconde était la chanson du langage maternel et des noms du pays: l'Eau-Claire, Sainte-Rose-du-Dégel, les Grandes Bergeronnes. "Qu'il était plaisant d'entendre prononcer ces noms, lorsqu'on parlait de parents ou d'amis éloignés, ou bien de longs voyages! Comme ils étaient familiers et fraternels, donnant chaque fois une sensation chaude de parenté, faisant que

chacun songeait en les répétant: "Dans tout ce pays ici nous sommes chez nous, chez nous." Et la troisième voix était la voix du pays de Québec, qui était à moitié une voix de femme et à moitié un sermon de prêtre. Elle disait: "Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. Au pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer."

Et Maria Chapdelaine, sentant qu'elle doit obéir, songe: "Alors, je vais rester ici..."; et elle se fiance à Eutrope Gagnon. Il y a dans ce plan une géométrie un peu naïve, et qui ne laisse pas d'être assez froide. Et aussi la peinture des âmes paysannes, si droites et si pures, a bien l'air d'être un peu arrangée. Mais les trois voix dont parle l'auteur se font entendre à travers tout l'artificiel de l'ouvrage, et elles sont si ardentes qu'elles l'animent. Toute la grâce du livre est dans les scènes de la vie, dans les paysages, dans les simples dialogues. Et ces géorgiques sont souvent fort belles. Le marché de Péribonka, la cueillette des bleuets, le défrichement, l'annonce de la mort de François, l'agonie de la mère Chapdelaine, sont des pages magnifiques. Et il y en a cent de cette sorte. Il n'y a de faibles que les passages où paraît le dessein de l'écrivain. Quand il décrit ingénument, il est excellent. Et comme il arrive souvent, ce qu'il fait est bien meilleur que ce qu'il a cru faire."

Le roman intitulé "Maria Chapdelaine", dont les lecteurs de la "Revue" connaissent maintenant le thème captivant est en vente dans toutes les librairies canadiennes-françaises de Montréal. Il est enjolivé de nombreuses illustrations d'un de nos meilleurs peintres, M. Suzor-Côté.